

***Au-dessus* de Mariusz Bieliński**

Jacek Kopciński¹

La collision entre le malheur, la souffrance et la prière structure cette pièce, une des plus importantes dans la dramaturgie polonaise contemporaine.

Jacob, personnage principal, a été, à l'âge de vingt ans, injustement accusé du meurtre d'une vieille femme, à la suite de quoi il a été jugé et écroué. Nous le retrouvons, quinze ans plus tard, dans une prison où, pendant de longues heures, il mène un débat avec Dieu, son seul interlocuteur. Face à l'injustice évidente, il passe en revue tous les arguments qui pourraient éventuellement la légitimer et rejette finalement l'existence de celui qui, dans l'imaginaire des hommes, régirait tout « d'au-dessus ».

En fait, chaque pièce de Bieliński met à l'épreuve la force de la foi au moyen de telles confrontations sensibles et douloureuses. Chaque pièce nous amène ainsi au fin fond du désespoir.

Une fois libéré, Jacob veut trouver l'homme qui l'a accusé et se venger de lui. Cet homme s'avère être son propre père. Le père n'avoue pas tout de suite qu'il a vu son fils le jour du meurtre de la vieille femme, ni non plus qu'il a été l'auteur de ce témoignage accablant. Finalement, il affrontera Jacob à sa sortie de la prison. « J'ai voulu t'aimer / Et j'ai voulu te croire », déclarera le fils. « J'ai voulu t'aimer / Et j'ai voulu te croire » – répétera après lui en écho le père. Le pouvoir décisionnel détenu par l'homme (repris deux fois par « j'ai voulu ») s'avère, cependant, plus faible que la passion vengeresse destructrice.

¹ Jacek Kopciński (né en 1965) est historien de la littérature, théâtrologue et critique théâtral. Depuis 2006, il est rédacteur en chef du mensuel « Teatr ». Il dirige le département des recherches sur le théâtre et le cinéma à l'Institut littéraire de l'Académie des sciences. Il est membre des jurys de différents concours d'art dramatique et auteur de nombreuses publications et anthologies théâtrales.

Le fils, alors qu'il était enfant, avait peur de son père, et le père craignait son fils devenu adulte. C'est cette peur qui est la source de tous les malheurs, c'est la peur qui conduira Jacob, initialement innocent et vulnérable, d'abord au crime, puis au suicide.

Dans la pièce de Bieliński, seule la Mère est capable d'aimer. Elle ne croit pas en la culpabilité de son fils ; pendant quinze ans, elle tente désespérément de le voir en prison et lui écrit des lettres tous les jours sans avoir reçu une seule réponse. Elle l'aime inconditionnellement. Non contaminée par la peur, bien que malheureuse, elle conserve l'humanité et la foi. Son monologue pour défendre son fils, adressé au public, prend la dimension d'une lamentation médiévale de la Vierge Marie sous la croix, et ce n'est pas dû au hasard.

Bieliński introduit résolument des éléments lyriques dans son œuvre et pose obstinément des questions de nature religieuse, questions qui s'opposent à la vision contemporaine sécularisée de l'homme. Mais à aucun moment, il n'oublie les autres aspects de la vie humaine qu'il expose parfois avec un réalisme brutal. Son protagoniste possède un corps soumis à des pulsions ; il désire les femmes et se laisse envahir par des sentiments violents, causés par les blessures qui lui avaient été infligées ; elles sont à l'origine des traumatismes et des réactions agressives...

En lisant la pièce de Bieliński, à l'instar de son protagoniste, nous portons aussi le fardeau de l'injustice et de la souffrance. Cependant, grâce à la construction très particulière de la pièce, à la fin, nous éprouvons un soulagement. La catharsis est donc possible, également au niveau de la lecture, ce dont vous pouvez vous convaincre vous-mêmes.

Traduction Kinga Joucaviel

***Nad* Mariusza Bielińskiego**

Jacek Kopciński

Zderzenie nieszczęścia, zła i modlitwy to zasada, która organizuje jeden z najważniejszych polskich dramatów współczesnych.

Główny bohater *Nad*, Jakub, jako dwudziestolatek został niesprawiedliwie oskarżony o zabójstwo starej sąsiadki, osądzony i zamknięty w więzieniu na piętnaście lat. Poznajemy go jako trzydziestopięciolatka, który całymi godzinami rozmawia tylko z Bogiem. Wobec krzyczącej niesprawiedliwości, ważąc wszystkie dostępne mu racje, Temu, który w ludzkiej wyobraźni żyje „nad”, odmawia prawa do istnienia.

Właściwie każdy dramat Bielińskiego jest próbą wiary i opiera się na takich bolesnych paradoksach. Każdy też prowadzi nas do kresu ludzkiej rozpacz.

Po wyjściu z więzienia Jakub chce poznać człowieka, który go wydał, i zemścić się na nim. Człowiekiem tym okazuje się jego własny ojciec. Ojciec długo nie przyznaje się, że zauważył syna w dniu zabójstwa w domu staruszki, a potem złożył obciążające zeznanie. W końcu jednak skonfrontuje się z Jakubem, gdy ten wyjdzie z więzienia. „Chciałem cię kochać / I chciałem ci wierzyć” – zwróci się do niego syn. „Chciałem cię kochać / I chciałem ci wierzyć” – powtórzy za nim jak echo Ojciec. Ludzka wola (dwa razy powtórzone „chciałem”) okazuje się jednak słabsza od niszczących afektów.

Syn w dzieciństwie bał się ojca, ojciec zaś bał się syna, gdy ten dorósł. To lęk jest źródłem nieszczęścia w dramacie Bielińskiego, to on doprowadzi niewinnego i wrażliwego Jakuba do zbrodni, a potem samobójstwa.

W dramacie Bielińskiego tylko Matka potrafi kochać. Nie wierzy w winę syna, potem przez piętnaście lat ponawia próby odwiedzin i pisze do niego listy, mimo że nie otrzymuje żadnej odpowiedzi. Kocha go bezwarunkowo. Niezarażona lękiem, choć zdesperowana, zachowała człowieczeństwo i wiarę. Jej

skierowany wprost do publiczności monolog w obronie syna brzmi jak średniowieczny lament Matki Boskiej pod krzyżem i nie jest to przypadek.

Bieliński odważnie wprowadza do utworu elementy liryczne i z uporem stawia pytania natury religijnej, na przekór zlaicyzowanej, współczesnej wizji człowieka. Ani na chwilę jednak nie zapomina o innych wymiarach ludzkiego życia, które potrafi wyrazić w stylu brutalnego realizmu. Jego bohater ma ciało, które pożąda kobiety, kieruje się uczuciami, które zostały zranione, doświadcza też głębokich afektów, które rodzą się w nim z powodu doznanej krzywdy.

Czytając dramat Bielińskiego, razem z bohaterem dźwigamy ciężar bólu i niesprawiedliwości. Jednak dzięki wyjątkowej konstrukcji *Nad* doznajemy na koniec ulgi. Katharsis jest możliwa nawet w lekturze dramatu, przekonajcie się sami.